

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de  
la Langue Française (INaLF)

[L']uniforme de campagne [Document électronique] / [Carmontelle]

SCENE 1

p346

La scène est dans la maison de campagne de  
M Duverdier, à Arcueil.

p347

Mme Pavaret, Mlle Batilde.

Mlle Batilde.

Eh bien, ma tante, que dites-vous de M De  
Clairville, avec le nouvel uniforme ?

Mme Pavaret.

Je dis qu' il est bien bon de l' avoir fait faire.

Mlle Batilde.

Moi, je suis fort aise qu' il s' occupe de plaire  
à mon père.

Mme Pavaret.

Et vous avez raison, puisque vous l' aimez ;  
mais je n' en trouve pas moins ridicule votre  
père, de vouloir avoir un uniforme à sa  
campagne.

Mlle Batilde.

Mais on dit que tout le monde en a.

Mme Pavaret.

Parce que tout le monde veut faire comme les  
grands ; et qui est-ce qui a commencé ? C' est  
le roi d' abord, et puis les princes. Je me  
suis fait expliquer tout cela, encore c' était  
des uniformes de chasse ; et mon frère n' avait  
pas besoin de faire faire des habits verts à  
tous ses amis, pour tuer des lapins dans sa  
basse-cour.

Mlle Batilde.

Il tire quelquefois des moineaux.

Mme Pavaret.

Oui, et il manque toujours les hirondelles.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Mlle Batilde.

Ma tante, permettez-moi d'aimer les habits verts.

Mme Pavaret.

Vous êtes peut-être comme mon frère, qui a choisi cette couleur-là parce qu'il s'appelle M Duverdier. Est-ce qu'il ne voulait pas que les femmes fussent aussi habillées de vert ?

Mlle Batilde.

Cela m'aurait été fort égal.

Mme Pavaret.

Moi je ne l'ai pas voulu ; on aurait cru que j'y aurais applaudi, pendant que je suis très-fâchée qu'il ait cette fantaisie-là. Il me semble que j'entends dire : voyez donc les airs que se donne M Duverdier, pour un auditeur des comptes ; encore s'il était président, à la bonne heure. Et feu mon mari, qui avait pensé l'être, n'aurait jamais fait une chose pareille.

Mlle Batilde.

En vérité, ma tante...

Mme Pavaret.

Et puis les femmes ont déjà dit qu'elles ne porteraient jamais la livrée de M Duverdier ; enfin, cela fera que nous n'en aurons peut-être pas ici de long-temps.

Mlle Batilde.

Il est sûr que nous aurons des hommes.

Mme Pavaret.

Moi, j'aime les femmes, parce qu'il faut bien quelqu'un à qui parler à la campagne, et que depuis qu'il y a un billard ici, vous voyez bien que nous restons toujours toutes seules.

Mlle Batilde.

M Landier nous tient quelquefois compagnie.

Mme Pavaret.

Oui, et il ne dit pas un mot ; si vous l'aimez, c'est qu'il est le père de M De Clairville. Pour M Gobergeau, il se moque de tout le monde.

Mlle Batilde.

Il est l'ami de mon père, et je crois qu'il faudrait le mettre dans nos intérêts.

Mme Pavaret.

Pour déterminer votre mariage avec M De Clairville, n'est-ce pas ?

Mlle Batilde.

Oui, ma tante.

Mme Pavaret.

Et vous croyez qu' il sera fort empressé de vous servir ?

Mlle Batilde.

Pourquoi non ?

Mme Pavaret.

Il est vrai qu' il pourrait avoir de là occasion de vous faire des mauvaises plaisanteries, et cela pourrait bien l' engager à se mêler de vos affaires.

Mlle Batilde.

Ah ! Voilà M De Clairville.

## SCENE 2

Mme Pavaret, Mlle Batilde, M De Clairville.

Mme Pavaret.

Eh bien, monsieur, ma nièce est charmée de vous voir en habit vert ; et moi, je vous trouve bien bon d' avoir eu cette complaisance.

M De Clairville.

Il n' y a pas grand mérite à cela, madame ; d' ailleurs, vous savez ce qui m' occupe le plus ; et tout ce qui peut y avoir rapport ne saurait être négligé.

Mme Pavaret.

Je ne crois pas que vous soyez inquiet de votre sort.

M De Clairville.

Mais, madame...

p350

Mme Pavaret.

Vous avez de l' impatience ?

M De Clairville.

Je l' avoue : je compte sur vos bontés ; mais

M Duverdier ne termine rien.

Mme Pavaret.

Il n' avait que son uniforme dans la tête, cela l' empêchait de s' occuper d' autre chose ; et c' est ce qui faisait, quand je lui parlais de votre mariage, qu' il me répondait oui, nous verrons cela, rien ne presse.

Mlle Batilde.

Mais s' il s' engageait avec un autre, ma tante ?

Mme Pavaret.

Je n' y donnerais pas mon consentement, ma nièce.

M De Clairville.

Et s' il allait en avant ?

Mme Pavaret.  
Ma nièce n' aurait pas mon bien.  
M De Clairville.  
Et j' en serais la cause ! Ah ! Madame, j' en mourrais de douleur.  
Mlle Batilde.  
Que m' importerait d' être riche, si l' on me séparait de vous ?  
Mme Pavaret.  
Votre père se tient tranquille à son ordinaire.  
M De Clairville.  
Il m' a dit qu' il parlerait ; mais il ne pressera rien. Je n' ose parler moi-même, et je ne sais pas si je ne viens pas de me donner un petit tort vis-à-vis de M Duverdier.  
Mlle Batilde.  
Comment donc ?  
M De Clairville.  
C' est que j' ai refusé de tirer des moineaux avec lui, pour venir ici.

p351

Mme Pavaret.  
Il est donc sorti ?  
M De Clairville.  
Oui, il se promène le long des haies.  
Mlle Batilde.  
Ah ! Voilà un monsieur que je ne connais pas. Ma tante, allons-nous-en.  
Mme Pavaret.  
Je le veux bien. Il est aussi en uniforme : il faut que ce soit un ami de votre père.  
Mlle Batilde.  
Cela ne fait rien. Restez ici, Monsieur De Clairville, pour savoir qui c' est.  
M De Clairville.  
J' irai vous rejoindre tout de suite.

### SCENE 3

M Bétassier, M De Clairville.  
M Bétassier.  
Ah ! Monsieur, je vous cherchais ; on m' avait dit que vous étiez ici, et je vous ai reconnu d' abord quand je vous ai vu.  
M De Clairville.  
Moi, monsieur ?  
M Bétassier.  
Oui, vraiment ; ce n' est pas que vous ne soyez

bien rajeuni depuis dix ans que vous avez passé à Troyes, mais je sais bien pourquoi.

M De Clairville.

Moi rajeuni ?

M Bétassier.

Oui vraiment, et cela ne me surprend pas, parce que mon père m' a dit que je verrais à Paris des choses bien extraordinaires.

p352

M De Clairville.

Celle-là, en effet, le serait un peu.

M Bétassier.

Moi, je ne le trouve pas tant, à vous dire le vrai, parce que j' en ai bien vu des exemples.

M De Clairville.

Des exemples ?

M Bétassier.

Oui, des gens qui sont rajeunis, et cela est tout simple : quand on a toujours porté perruque, et que l' on reprend ses cheveux, cela fait toujours cet effet-là.

M De Clairville.

C' est une réflexion que je n' avais pas faite.

M Bétassier.

Et puis il m' était impossible de ne pas vous reconnaître avec votre habit vert.

M De Clairville.

Comment ?

M Bétassier.

Oui, mon père m' a dit que vous lui aviez écrit que tout le monde serait en habit vert ici.

M De Clairville.

C' est une raison.

M Bétassier.

Oui, une raison qui m' a retenu à Paris dans une auberge pendant quinze jours, et cela m' a coûté bien cher.

M De Clairville.

Il fallait venir sans cela.

M Bétassier.

Mon père me l' avait bien défendu ; et le tailleur m' a fait attendre de jour en jour jusqu' aujourd' hui : tantôt c' était une nôce, tantôt c' était un deuil, tantôt... et puis il m' a fait mon habit trop large ; et comme il avait pris trop de drap, à ce qu' il m' a dit, il m' a fait quatre culottes et un gilet pour l' hiver, et tout cela me coûte horriblement d' argent, qu' il a fallu payer encore.

p353

M De Clairville.

Il me paraît que vous avez affaire à M Duverdier ?

M Bétassier.

Oui, monsieur, et une affaire qui doit me rapporter beaucoup d' argent ; c' est ce qui me consolera de la dépense de mon habit vert.

M De Clairville.

En ce cas, monsieur, je vous laisse, cela ne me regarde pas.

M Bétassier.

Quoi ! Vous n' êtes pas M Duverdier ?

M De Clairville.

Non, monsieur.

M Bétassier.

Il est singulier que vous lui ressembliez autant.

M De Clairville.

Tenez, je crois que je l' entends ; je m' en vais. (il sort.)

M Bétassier.

J' ai bien fait de n' en pas dire davantage. Voilà ce que c' est que de savoir garder son secret.

J' ai une grande obligation à mon père de m' avoir élevé à cela.

#### SCENE 4

M Gobergeau, M Bétassier.

M Gobergeau, à part.

Quelle diable de fantaisie d' aller tirer des moineaux ! On ne trouve personne ici pour jouer au billard. Mais quel est cet homme-là ? Je ne l' ai jamais vu ; je pourrai m' en amuser peut-être.

M Bétassier.

Vous me regardez beaucoup ; je vois bien que vous me reconnaissez, monsieur.

p354

M Gobergeau.

Il est vrai que je ne vous trouve pas du tout changé.

M Bétassier.

C' est ce que mon père m' a dit : il prétend que j' ai autant d' esprit que quand j' étais petit, et vous vous en apercevrez bien, parce que vous n' aurez pas oublié tout ce que je vous ai dit, il y a dix ans, quand vous êtes venu voir mon père à Troyes.

M Gobergeau.

Je m' en souviens bien, et je trouve que vous avez presque autant d' esprit que lui.

M Bétassier.

Oh ! Bien davantage, à ce que m' a dit ma mère. Enfin, je suis bien aise de vous trouver, car j' ai pensé dire notre secret à un monsieur tout-à-l' heure que j' avais pris pour vous.

M Gobergeau.

Et vous voyez bien à présent que vous ne vous trompez pas ?

M Bétassier.

Oh ! Pour cela non ; mais c' est qu' il avait un habit vert comme vous.

M Gobergeau.

Il est vrai que cela change bien la physionomie ; cependant moi je vous ai reconnu tout de suite.

M Bétassier.

C' est que vous avez une bonne mémoire.

M Gobergeau.

Mais pas trop, car j' oublie toujours les noms.

M Bétassier.

Vous ne vous souvenez pas du mien quand j' étais petit ?

M Gobergeau.

J' ai une idée confuse...

M Bétassier.

Je l' ai pourtant porté jusqu' à quinze ans, et je m' appelais Coco.

p355

M Gobergeau.

Ah ! Coco ! Cela est vrai.

M Bétassier.

Mais à présent je m' appelle M Bétassier.

M Gobergeau.

Ah ! Monsieur Bétassier, je suis bien votre très-humble serviteur.

M Bétassier.

Ah ! Monsieur Duverdier, ne me traitez donc pas comme cela avec tant de cérémonie.

M Gobergeau.

Je vous rends ce que je vous dois.

M Bétassier.

Vous avez bien de la bonté. Vous ne savez peut-être pas d' où vient ce nom ?

M Gobergeau.

Votre père a oublié de me le mander.

M Bétassier.

Il vient d' un clos que nous avons, où nous élevons du bétail, et le bétail chez nous est

des moutons, comme vous savez.

M Gobergeau.

Oui, oui, je sais cela.

M Bétassier.

De sorte qu' un clos renfermant le bétail, nous l' appelons bétassier, et mon père m' a fait prendre ce nom ; parce qu' en l' ajoutant à celui de président, cela sonne bien, voyez : m le président Bétassier.

M Gobergeau.

Cela est fort beau !

Je crois que mademoiselle votre fille sera fort aise de s' appeler madame la présidente Bétassier ?

M Gobergeau.

Il n' en faudra pas davantage pour la déterminer à vous épouser. Mais d' où êtes-vous président ?

p356

M Bétassier.

Du grenier à sel.

M Gobergeau.

Je ne m' étonne pas si vous en mettez tant dans tout ce que vous dites.

M Bétassier.

Cela n' est pas difficile à penser, parce que, dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

M Gobergeau.

Il me paraît que vous avez de l' érudition.

M Bétassier.

Eh mais, je le crois bien. Est-ce que je n' ai pas été reçu tout d' un coup avocat à Bourges, dès que je me suis présenté ?

M Gobergeau.

Vous n' avez donc pas eu besoin pour cela de vous mettre dans le fauteuil ?

M Bétassier.

Non. L' on m' a dit qu' il y avait un de mes confrères qui l' occupait, qu' il faudrait attendre trop long-temps ; je m' en suis passé pour épargner mon argent.

M Gobergeau.

Cela est fort sensé.

M Bétassier.

C' est qu' on ne l' a pas plus tôt dépensé, qu' on ne l' a plus.

M Gobergeau.

Fort bien dit.

M Bétassier.

à propos de cela, on dit que mademoiselle votre fille est une riche héritière, parce qu' elle a une tante qui est veuve, et qui ne veut pas se remarier.

M Gobergeau.  
Oui, c' est un excellent parti.  
M Bétassier.  
Son bien ne diminuera pas avec moi.

p357

M Gobergeau.  
Vous saurez donc le faire valoir ?  
M Bétassier.  
C' est là mon grand talent. Imaginez-vous que j' ai  
amassé tout l' argent qu' on me donnait pour mes  
menus-plaisirs, quand j' étais au collège.  
M Gobergeau.  
C' est être bien habile.  
M Bétassier.  
Et depuis je n' ai rien prêté, qu' on ne m' en ait  
rendu bien davantage.  
M Gobergeau.  
C' est être généreux !  
M Bétassier.  
Sûrement ; car il y a des gens qui ne prêtent  
jamais rien afin qu' on ne le garde pas, de peur  
de le perdre.  
M Gobergeau.  
Et vous aimez beaucoup l' argent ?  
M Bétassier.  
Oh ! Comme tout ! Oh ! Si vous mourez de bonne  
heure, vous verrez comme je régirai tout votre bien :  
allez, allez, tous vos petits-enfants seront bien  
riches.  
M Gobergeau.  
Mais si la tante en question ne pense pas comme  
vous ?  
M Bétassier.  
Cela ne m' inquiète pas. On m' a dit qu' elle avait  
bien de l' esprit.  
M Gobergeau.  
Oui, mais elle est très-prodigue.  
M Bétassier.  
Oh ! Cela ne m' embarrasse pas, parce que je me  
mettrai à la tête de ses affaires, je la prendrai  
en pension chez moi, et elle n' aura nulle  
dépense à faire ; c' est même ce que mon père  
vous mande dans une lettre que je devrais déjà vous  
avoir donnée : attendez que je la cherche. (il  
cherche dans sa poche.)

SCENE 5

p358

M Landier, M Gobergeau, M Bétassier.

M Landier.

Que fais-tu donc ici, Gobergeau ?

M Bétassier.

Monsieur s' appelle M Gobergeau ?

M Landier.

Sûrement.

M Gobergeau.

Le diable t' emporte.

M Landier.

Allons, viens trouver ces dames qui t' attendent.

M Gobergeau.

J' étais ici avec ton gendre.

M Landier.

Mon gendre ?

Oui, je te laisse avec lui.

M Landier.

Je ne sais ce que tu veux dire. (il veut s' en aller.)

## SCENE 6

M Landier, M Bétassier.

M Bétassier, à part.

Il ne me reconnaît pas. (haut.) monsieur, un moment je vous prie.

M Landier.

Que me voulez-vous ?

p359

M Bétassier.

Quoi, monsieur, vous ne vous souvenez pas de m' avoir vu quelque part ?

M Landier.

Non, jamais.

M Bétassier.

Ce n' est pas votre faute.

M Landier.

Je le crois bien.

M Bétassier.

C' est que je suis bien grandi, comme vous voyez.

M Landier.

Cela peut être.

M Bétassier.

Et puis vous ne m' avez pas vu encore en habit vert.

M Landier.

Allons, je n' ai rien à vous dire.

Pardonnez-moi, monsieur ; quand vous me connaîtrez, vous verrez que nous avons de grandes affaires ensemble.

M Landier.

Vous vous trompez.

M Bétassier.

Oh que non ; si je me suis trompé deux fois, je ne me tromperai pas une troisième. Apprenez que je suis le président Bétassier.

M Landier.

Cela m' est fort égal.

M Bétassier.

C' est que vous ne savez pas mon nouveau nom.

M Landier.

Je n' en ai que faire.

M Bétassier.

C' est moi qui m' appelais autrefois Coco. Vous me remettez bien à présent ?

p360

M Landier.

Point du tout. Et je vous dis que j' ai affaire.

M Bétassier.

Si c' est dans votre jardin, je me promènerai avec vous.

## SCENE 7

Mme Pavaret, M Gobergeau, Mlle Batilde.

M Gobergeau.

Tenez le voilà qui s' en va avec notre ami Landier.

Mme Pavaret.

Eh ! Pour quoi faire ?

M Gobergeau.

Je lui ai persuadé que Landier était son prétendu beau-père.

Mme Pavaret.

Mais c' est donc ce qu' on appelle absolument un sot ?

M Gobergeau.

Oh ! Je vous en réponds, et le plus vilain avare qu' il soit possible de rencontrer.

Mme Pavaret.

Ce sera au moins une raison à opposer à mon frère.

M Gobergeau.

J' ai imaginé un bon moyen pour nous en défaire, mais il ne faut pas perdre de temps.

Mme Pavaret.

Quel est ce moyen ?

M Gobergeau.

Vous saurez que les habits verts lui tournent la tête, et qu' il croit, dès qu' il en voit un, que c' est Duverdier : il m' a pris pour lui.

Mlle Batilde.

Il a cru aussi que M De Clairville était mon père.

p361

M Gobergeau.

Où est Clairville ?

Mme Pavaret.

Il est allé chercher M Landier, pour l' engager à parler fortement à mon frère ; il voudrait bien que vous voulussiez aussi l' appuyer.

M Gobergeau.

Nous n' aurons pas besoin de cela.

Mme Pavaret.

Que prétendez-vous faire ?

M Gobergeau.

Qu' il me prenne encore pour Duverdier ; et je lui parlerai d' un ton...

Mlle Batilde.

Mais il vous reconnaîtra.

M Gobergeau.

Non, non, laissez-moi faire. Songez donc que l' uniforme aide toujours à le tromper.

Mme Pavaret.

S' il était au moins bon à cela, je ne le désapprouverais plus.

M Gobergeau.

Ah ! Voilà La Brie.

## SCENE 8

Mme Pavaret, M Gobergeau, Mlle Batilde,  
La Brie, une perruque à la main.

M Gobergeau.

Est-ce bien là une perruque de Duverdier ?

La Brie.

Oui, monsieur, c' est saint-Jean qui me l' a donnée.

M Gobergeau.

Allons, cela est bon. Mon chapeau bordé.

p362

La Brie.

Le voilà.

M Gobergeau.  
Et mon fusil ?  
La Brie.  
Je l' ai apporté aussi. Tenez, il n' est pas chargé.  
M Gobergeau.  
Cela est fort bien. N' as-tu pas vu un monsieur  
en habit vert que tu ne connais pas ?  
La Brie.  
Oui, monsieur, il revient par ici : il m' a appelé,  
mais je ne lui ai pas répondu.  
M Gobergeau.  
Tu as bien fait. Va-t' en lui dire que M Duverdier  
l' attend ici.  
La Brie.  
Cela suffit. (il sort.)  
M Gobergeau.  
Et vous, mesdames, allez-vous-en ; j' irai vous  
dire si j' ai réussi.  
Mme Pavaret.  
Ne tardez pas.  
M Gobergeau.  
J' irai, dès que j' aurai rempli mon objet.  
Mme Pavaret.  
Et moi, je vais chercher un autre moyen, en cas  
que vous ne réussissiez pas.  
M Gobergeau.  
Allez-vous-en, car j' entends quelqu' un.  
Mme Pavaret.  
Allons, venez, ma nièce.

## SCENE 9

p363

M Bétassier, M Gobergeau, La Brie.  
La Brie.  
Tenez, monsieur, voilà M Duverdier.  
M Bétassier.  
Ah ! Monsieur, j' ai eu bien de la peine à vous  
trouver.  
M Gobergeau.  
C' est que j' étais allé à la chasse. Comment se  
porte votre père ?  
M Bétassier.  
Fort bien, Monsieur Gobergeau : il vous fait  
bien ses compliments.  
M Gobergeau.  
Pourquoi donc m' appelez-vous M Gobergeau ?  
M Bétassier.

Ah ! Je vous demande pardon ; mais c' est que j' ai parlé tout à l' heure à un monsieur qui s' appelait comme cela, et qui vous ressemble beaucoup, mais beaucoup.

M Gobergeau.

Cela n' est pas étonnant, il est mon frère de lait.

M Bétassier.

Les frères de lait se ressemblent donc dans ce pays-ci ?

M Gobergeau.

Comme les jumeaux.

M Bétassier.

Ah ! C' est la même chose ?

M Gobergeau.

Sans doute. Je suis bien aise que vous ayez fait faire votre uniforme, je l' avais mandé à votre père.

M Bétassier.

Il me l' avait bien recommandé, et cela m' a coûté bien cher.

p364

M Gobergeau.

Cela ne fait rien. L' argent est fait pour s' en servir.

M Bétassier.

Oui, mais plus on peut le garder, et mieux l' on fait.

M Gobergeau.

Fi donc ! Est-ce que vous seriez un avare ?

M Bétassier.

Point du tout.

M Gobergeau.

à la bonne heure ; car vous ne conviendriez pas à ma fille ; mais je lui recommanderai de vous former en tout cas. Vous êtes fort riche ; en vous alliant avec moi, vous le serez encore davantage.

M Bétassier.

Cela est bien bon.

M Gobergeau.

Ainsi, il faudra vous faire honneur de votre bien.

M Bétassier.

C' est aussi ce que je ferai.

M Gobergeau.

Vous aurez bonne chère chez vous, sans doute ?

M Bétassier.

Oui, en moutons surtout, parce que nous en avons beaucoup ; aussi nous aurons un gigot tous les jours où nous aurons du monde ; et les autres jours, des épaules, et tout cela bien rôti.

M Gobergeau.

C' est l' affaire du ménage, ma fille arrangera tout cela mieux que vous. Ah çà, dites-moi, lui avez-vous acheté un carrosse bien commode ?

M Bétassier.

Non vraiment. Je compte que nous nous en irons par la diligence, où je retiendrai deux places, quand nous serons prêts à partir.

p365

Qu' est-ce que cela veut dire, monsieur ? Vous croyez que je souffrirai que ma fille, quand elle sera madame la présidente Bétassier, arrive à Troyes dans une diligence publique ?

M Bétassier.

Mais écoutez donc, Monsieur Duverdier...

M Gobergeau.

Non, monsieur Bétassier, je veux que ma fille fasse la route en poste, et avec beaucoup de monde.

M Bétassier.

Mais la diligence va en poste, et avec beaucoup de monde. Il n' y a pas à craindre des voleurs.

M Gobergeau.

Ce n' est pas les voleurs que je crains pour ma fille, elle ne les craint point non plus ; d' ailleurs les gens riches sont faits pour être volés, ils le sont tous les jours : il faut s' accoutumer à cela.

M Bétassier.

Mais je ne l' ai jamais été.

M Gobergeau.

C' est que vous n' avez pas encore eu une maison à vous.

M Bétassier.

J' espère que j' empêcherai bien qu' on me vole.

M Gobergeau.

Fi donc ! Président, vous avez l' âme crasse. Ma fille aura donc une très-bonne voiture à quatre places, tirée par quatre chevaux, et par-dessus tout cela une vache.

M Bétassier.

Ah ! Je vois bien à présent que vous vous moquez de moi.

M Gobergeau.

Non, parbleu, ce sont mes intentions et celles de sa tante.

M Bétassier.

Mais, monsieur, on n' attèle pas une vache avec des chevaux, cela serait vilain.

p366

M Gobergeau.

Ignorant ! Vous ne savez donc pas ce que c' est qu' une vache ?

M Bétassier.

Ah, ah, ah ! Je ne sais pas ce que c' est qu' une vache, moi ? Un président, au grenier à sel encore. (il rit.)

M Gobergeau.

Oui, oui, riez ; une vache se met sur l' impériale de la voiture.

M Bétassier.

Elle doit l' assommer.

M Gobergeau.

Non, car c' est un panier dans lequel on met des robes, des bonnets, et toutes les choses dont une femme a besoin.

M Bétassier.

Je ne comprendrai jamais cela.

M Gobergeau.

Je le crois bien.

M Bétassier.

D' ailleurs, je n' ai pas besoin de nourrir quatre chevaux et une vache quand je serai arrivé à Troyes.

M Gobergeau.

Il le faudra pourtant.

M Bétassier.

Ni d' avoir une voiture à quatre places quand nous ne serons que deux ; car moi, je ne veux jamais mener personne.

M Gobergeau.

Et qui mènera les deux femmes-de-chambre de la présidente ?

M Bétassier.

Elle n' en aura pas.

M Gobergeau.

Elle n' en aura pas ! Ma fille n' aura pas de femme-de-chambre !

M Bétassier.

Non, parce que nous avons un perruquier à Troyes qui coiffe toutes les femmes de la ville : elle le prendra.

p367

M Gobergeau.

Elle ne le prendra pas, ni vous non plus, car vous n' épouserez jamais ma fille.

M Bétassier.

Mais écoutez donc, Monsieur Duverdier.

M Gobergeau.

Et j' écrirai à votre père que vous êtes un vilain,  
un avare.

M Bétassier.

Mais si mademoiselle votre fille voulait de moi ?

M Gobergeau.

Elle n' est pas capable de penser comme vous.

M Bétassier.

Que je lui parle seulement.

M Gobergeau.

Je ne le souffrirai pas ; et dès ce moment tout  
est rompu.

M Bétassier.

Monsieur, que je vous dise un mot.

M Gobergeau.

Non, je n' écoute plus rien, et je vous prie de  
sortir de chez moi, et dans l' instant.

M Bétassier.

Vous me chassez ?

M Gobergeau.

Ah ! Je vous en réponds. Allons, sortez.

M Bétassier.

Monsieur, savez-vous que j' ai du coeur ?

M Gobergeau.

Qu' est-ce que vous ferez ?

Je m' en irai, et je n' épouserai point votre fille.

M Gobergeau.

C' est tout ce que je demande.

## SCENE 10

p368

M De Clairville, M Bétassier, M Gobergeau.

M De Clairville.

Monsieur Gobergeau, ces dames vous prient de  
venir promptement ; mon père est avec elles.

M Gobergeau, bas.

La peste t' étrangle !

M Bétassier.

Quoi ! C' est là M Gobergeau ?

M De Clairville.

Monsieur, c' est lui-même, un des amis de

M Duverdier.

M Gobergeau, bas à M De Clairville.

Bourreau, que faites-vous ?

M De Clairville.

Moi ?

M Gobergeau, bas.

Oui, vous. Allons, allons-nous-en, je vous

dirai cela.

## SCENE 11

M Bétassier.

Ah, ah ! Ce n' était pas là M Duverdier ! ...  
aussi je ne m' y étais pas trompé d' abord ;  
je vois bien à présent qu' il faut toujours  
suivre son premier mouvement ; si je l' eusse  
cru pourtant, je serais parti, et je serais  
revenu à Troyes sans l' avoir vu. Et mon père,  
qu' est-ce qu' il aurait dit ? ... mais j' entends  
quelqu' un, il faut que je prenne bien garde  
à moi.

## SCENE 12

p369

M Duverdier, M Bétassier.

M Duverdier, un fusil à la main, et un chapeau  
sur la tête.

Mais voyez un peu ce vilain garde ! Vouloir  
m' empêcher de tirer des moineaux ! Encore je n' ai  
jamais pu trouver les deux que j' ai tués en trois  
heures de temps. Ah ! Je ne crains pas son  
procès-verbal.

M Bétassier.

C' est encore M Gobergeau.

M Duverdier.

Serait-ce vous, Monsieur Bétassier ?

M Bétassier.

Eh ! Vous le savez bien ; mais je ne vous crains  
pas, comme vous voyez.

M Duverdier.

Comment, vous ne me craignez pas ?

M Bétassier.

Non, et je ne m' en irai pas que je n' aie parlé  
à M Duverdier.

M Duverdier.

Eh bien, c' est moi qui suis M Duverdier.

M Bétassier.

Ah ! Qu' on ne m' attrape pas comme cela trois fois.  
Je ne vous parlerai seulement pas.

M Duverdier.

Vous ne me parlerez pas ?

M Bétassier.

Non, non, je vais attendre M Duverdier dans le

jardin.

M Duverdier.

Mais je vous dis encore une fois que c' est moi.

M Bétassier.

Bon, bon, c' est pour me chasser encore que vous voulez me faire rester.

p370

M Duverdier.

Je vous ai chassé, moi ?

M Bétassier.

Mais, sûrement.

M Duverdier.

Mais regardez-moi bien.

M Bétassier.

Oui, pour voir encore M Gobergeau.

M Duverdier.

Vous êtes bien obstiné !

M Bétassier.

Mais vous l' êtes plus que moi, puisque vous voulez toujours me faire croire que vous êtes

M Duverdier.

M Duverdier.

Mais est-ce qu' on peut s' y tromper ?

M Bétassier.

Pardi, je vous le demande, avec tous ces diables d' habits verts.

M Duverdier.

Ah ! Vous les désapprouvez ?

M Bétassier.

Et j' ai raison.

M Duverdier.

Vous avez raison ? Mais approchez-vous donc, et regardez-moi.

M Bétassier, regardant.

Ah !

M Duverdier.

Quoi ?

M Bétassier.

Il est vrai. Il me semble à présent que vous n' êtes pas M Gobergeau. Ah çà, dites vrai : êtes-vous bien M Duverdier ? Là, ne me trompez pas.

M Duverdier.

Et pourquoi diable voulez-vous que je vous trompe ?

p371

M Bétassier.

C' est que vous m' avez déjà trompé plusieurs fois.  
M Duverdier.  
Moi ?  
M Bétassier.  
Vous... ou M Gobergeau.  
M Duverdier.  
M Gobergeau aime à plaisanter, et il se sera  
amusé...  
M Bétassier.  
à se moquer de moi ?  
M Duverdier.  
Mais, oui.  
M Bétassier.  
écoutez donc, je pense à présent que cela pourrait  
bien être.  
M Duverdier.  
Dites-moi d' abord pourquoi vous désapprouvez mon  
uniforme ?  
M Bétassier.  
Je n' ai point désapprouvé votre uniforme, je ne  
sais pas ce que c' est.  
M Duverdier.  
Ce sont les habits verts que nous portons ici.  
M Bétassier.  
Dame, premièrement, c' est qu' ils sont bien chers.  
M Duverdier.  
Ah ! Vous êtes donc un avare ?  
M Bétassier.  
Vous voyez bien que vous êtes M Gobergeau ; car  
il m' a déjà dit cela.  
M Duverdier.  
C' est-à-dire qu' il vous connaît.  
M Bétassier.  
Non, monsieur, car je ne suis pas un avare.  
M Duverdier.  
Qu' est-ce donc que vous êtes ?

p372

M Bétassier.  
Je suis économe.  
M Duverdier.  
Ce n' est pas trop le vice du temps ; mais j' aime mieux  
cela que de faire des dettes, en dépensant plus que  
son revenu, comme font actuellement bien des gens  
dans ce pays-ci.  
M Bétassier.  
Oh ! Je ne serai sûrement pas comme cela.  
M Duverdier.  
Voilà ce que m' a mandé plusieurs fois votre père.  
M Bétassier.  
Vous connaissez donc son écriture ?

M Duverdier.  
Mais sûrement.  
M Bétassier, montrant la lettre.  
Tenez, voyez un peu celle de cette lettre, de qui est-elle ?  
M Duverdier.  
De votre père.  
M Bétassier, donnant la lettre.  
Ah ! Vous êtes donc le vrai M Duverdier ; j' en suis bien sûr à présent, je suis bien votre très-humble serviteur.  
M Duverdier, lisant.  
Il m' avait déjà mandé tout cela. Ah ! Il vous avait recommandé de vous faire faire un habit vert ?  
M Bétassier.  
Oui, vraiment ; et je vous ai dit combien j' en avais été fâché.  
M Duverdier.  
Sûrement, ma soeur assurera tout son bien à ma fille, lorsque vous l' épouserez.  
M Bétassier, se frottant les mains.  
Cela fera une bonne affaire !  
M Duverdier.  
Vous paraissez bien aimer l' argent.  
M Bétassier.  
Pas mal.

p373

M Duverdier.  
C' est votre affaire. Je vais vous mener chez ma soeur, et vous y verrez ma fille.  
M Bétassier.  
Cela me fera grand plaisir.  
M Duverdier.  
Vous serez donc bien aise de vous marier ?  
M Bétassier.  
Oui, monsieur, avec mademoiselle votre fille.  
M Duverdier.  
Peut-être qu' elle ne paraîtra pas vous aimer beaucoup d' abord.  
M Bétassier.  
Oh ! Cela ne fait rien.  
M Duverdier.  
Mais, par la suite cela viendra.  
M Bétassier.  
Ou cela ne viendra pas, mais je serai son mari toujours.  
M Duverdier.  
C' est donc là tout ce que vous voulez ?  
M Bétassier.  
Oui, avec le reste.

M Duverdier.  
Ah ! Ah ! Vous êtes un petit malin.  
M Bétassier.  
Oh ! Point du tout, je veux dire avec le bien  
qu' elle m' apportera.  
M Duverdier.  
Mais fi donc ! Il ne faut pas dire cela.  
M Bétassier.  
Oh ! Pardonnez-moi, puisque je le pense.  
M Duverdier.  
Je vois du moins que vous êtes franc.  
M Bétassier.  
Oui, monsieur, c' est ce que je suis.  
Allons, venez, venez.

### SCENE 13

p374

Mme Pavaret, Mlle Batilde, M Duverdier,  
M Gobergeau, M Landier, M Bétassier,  
M De Clairville.  
Mme Pavaret.  
Mon frère, je viens vous faire part d' une résolution  
que j' ai prise.  
M Duverdier.  
Et moi, ma soeur, je viens vous présenter  
M Bétassier, qui sera mon gendre.  
Mme Pavaret.  
Ah ! C' est monsieur ?  
M Bétassier.  
Oui, madame, c' est moi qui aurai l' honneur...  
M Duverdier.  
Ma fille, saluez monsieur.  
M Bétassier.  
Ah ! Mademoiselle, ce n' est pas la peine de vous  
déranger.  
M Duverdier.  
Ma soeur, le contrat sera bientôt fait, parce que  
nous sommes d' accord de tout.  
M Bétassier.  
Oui, nous sommes d' accord ; et madame doit être  
très-sûre que son bien sera en très-bonnes mains.  
Mme Pavaret.  
Qu' est-ce qu' il dit donc Monsieur Bétassier ?  
M Bétassier.  
Oh ! Vous savez bien, madame.  
Mme Pavaret.  
Je ne comprends pas.

M Gobergeau.  
C' est qu' il est fort gai, à ce qu' il paraît,  
M Bétassier.

p375

M Bétassier.  
Oui, monsieur, c' est là mon défaut.  
M Gobergeau.  
Cependant on n' a pas toujours envie de rire.  
M Bétassier.  
Oh ! Moi, quand je me marie, tout m' est égal.  
Mme Pavaret.  
à propos de mariage, mon frère, nous pourrons faire  
nos deux nôtces le même jour.  
M Duverdier.  
Comment nos deux nôtces ?  
Mme Pavaret.  
Oui, celle de ma nièce et la mienne.  
M Duverdier.  
Vous vous mariez ?  
Mme Pavaret.  
Oui. Puisque vous ne voulez pas donner votre fille  
à M De Clairville qu' elle aime, je l' épouse,  
et je lui donne tout mon bien.  
M Duverdier.  
Et vous y consentez, vous, Monsieur Landier ?  
M Landier.  
C' est leur affaire, pourquoi m' y opposerais-je ?  
M Gobergeau.  
Il a raison, tout le monde est ici d' accord.  
M Duverdier.  
En ce cas, Monsieur Bétassier, vous êtes trop  
heureux.  
M Bétassier.  
Comment, trop heureux ?  
M Duverdier.  
Oui, je craignais que ma soeur, qui protégeait  
M De Clairville, ne s' opposât à votre mariage  
avec ma fille, et par ce moyen elle n' y met plus  
d' obstacle.  
M Bétassier.  
Cependant, moi j' y en trouve un.

p376

M Duverdier.  
Vous êtes sans doute plus éclairé que nous.  
M Bétassier.

Mais cela pourrait bien être ; car vous ne voyez pas que si madame donne son bien à monsieur en l' épousant, mademoiselle n' aura ni le monsieur, ni le bien.

M Duverdier.

Il est vrai, mais elle vous aura.

M Bétassier.

Oui, elle m' aurait, si madame lui donnait son bien.

Mme Pavaret.

Si je lui donne mon bien, ce sera à condition que

M De Clairville l' épousera.

M Bétassier.

Ah ! Dans ce cas-là vous le lui donneriez ?

Mme Pavaret.

Sûrement.

M Bétassier.

Mais vous n' aviez donc pas besoin de moi ?

Mme Pavaret.

Non, monsieur.

M Duverdier.

Mais, ma soeur...

Mme Pavaret.

Voyez le parti que vous avez à prendre.

M Duverdier.

Vous voulez que ma fille épouse absolument

Clairville ?

Mme Pavaret.

Oui, mon frère.

M Duverdier.

Et vous, monsieur ?

M Bétassier.

Ce sera comme il vous plaira.

M Duverdier.

Vous êtes bien honnête. En ce cas, j' y consens de tout mon coeur.

p377

Mlle Batilde.

Ah, ma tante, que je vous ai d' obligation !

Mme Pavaret.

Soyez heureux, mes enfants, et je serai trop contente.

M Bétassier.

Je ne vois pas pourquoi mon père m' a fait venir ici, pour être témoin de tout cela, moi.

M Gobergeau.

Eh ! N' êtes-vous pas trop heureux de remporter l' uniforme de M Duverdier à Troyes ?

M Bétassier.

Je voudrais ne l' avoir jamais vu, ni porté de ma vie, et je repars tout de suite. (il s' en va.)

M Gobergeau.

Par la diligence, sans doute ?

M Duverdier.

Laissons-le aller ; je suis seulement fâché que ce soit un uniforme de moins que je verrai dans ma maison.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)